Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

Les avatars du marxisme

par Simon PETERMANN,

Professeur à l'Université libre de Bruxelles.

*

1. Messianisme prolétarien et émancipation.

Dans l'histoire des idées et des idéologies européennes, le marxisme occupe incontestablement une place capitale.

Il est, en effet, resté pendant longtemps la référence obligatoire de tous ceux que les injustices sociales, la misère et l'oppression sous toutes ses formes révulsaient, avant de s'incarner, par une de ces ruses dont l'histoire est coutumière, dans un régime basé sur le mensonge et la terreur qui fascina, à l'époque des pires répressions, jusqu'à ses adversaires. Et pourtant, le succès du marxisme n'avait rien de mystérieux. Il suffit de lire ou de relire le *Manifeste du parti communiste* pour s'en convaincre. La vision grandiose de l'histoire qui se dégage de ce chef-d'œuvre de la littérature politique, son caractère eschatologique, bien plus encore son message libérateur adressé à des millions d'hommes que le développement capitaliste avait transformé en esclaves modernes, devaient fatalement entraîner l'adhésion. Le Manifeste constitue en quelque sorte l'Arche d'Alliance du marxisme. Il en cristallise tout l'esprit. Et les œuvres postérieures de Marx, avant tout *Das Kapital,* seront imprégnées de cet esprit comme si le but de l'auteur avait été la démonstration scientifique de ses intuitions de jeunesse et de ses grands élans lyriques.

Paradoxalement, ce Manifeste tellement porté au pinacle est passé quasiment inaperçu au moment de sa publication début 1848. Son impact sur les événements de l'époque est nul et le groupuscule révolutionnaire auquel il est destiné ne survivra d'ailleurs pas à la répression du « printemps des peuples ». Ce n'est que trente-cinq ans plus tard que le message sera reçu par ses destinataires, au moins en Allemagne, lorsque le marxisme devient la doctrine officielle d'une social-démocratie bientôt érigée en modèle pour l'ensemble des socialistes européens.

Une mutation profonde de la société s'est entretemps produite. Le capitalisme s'est développé en Europe, la lutte des classes s'est intensifiée et

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

les ouvriers de la grande industrie, de plus en plus nombreux, se sont organisés en syndicats et partis pour défendre leurs intérêts. L'usine capitaliste est alors devenue, comme l'espérait Marx, la meilleure école du socialisme. Les vieilles doctrines socialistes et anarchistes (blanquisme, proudhonisme, bakouninisme) s'effacent devant la nouvelle doctrine collectiviste qui s'accorde mieux aux aspirations des masses enrégimentées dans de vastes usines pour y effectuer un travail morne et répétitif, mais n'en continuent pas moins d'influencer les mouvements ouvriers dans des pays comme l'Italie, l'Espagne, la France et même la Belgique où le marxisme orthodoxe, dans sa version allemande, restera dans une large mesure introuvable.

C'est que les foules ouvrières n'ont pas été conquises par la lecture des œuvres de Marx. Celles-ci restent longtemps ignorées et demeurent de toute manière trop difficiles d'accès pour des masses souvent illettrées. En revanche, des intellectuels sortis des rangs de la bourgeoisie (Engels, Kautsky, Plekhanov, Guesde, Labriola, Vandervelde...) se chargent de diffuser parmi les prolétaires un marxisme revu et corrigé dont l'inspiration première est sans doute celle de Marx, mais qui reflète aussi l'esprit du temps largement imprégné par le dogmatisme naturaliste. L'énorme littérature, souvent de caractère exégétique, qui surgit à l'époque, a finalement moins d'impact sur les foules que quelques idées forces, parfois résumées en slogans.

En effet, ce qui frappe d'abord l'opinion, c'est la mise en scène extraordinaire de l'histoire qui se dégage du marxisme, d'une histoire qui doit déboucher comme marée en carême, malgré ses zones d'ombres, sur la société sans classes. C'est aussi l'idée que la lutte des classes élève les consciences. Et c'est, enfin, plus que tout, l'idée que pour mener la lutte contre les exploiteurs capitalistes, les prolétaires doivent s'organiser. A l'époque où le scientisme triomphe, ces quelques idées prennent l'apparence de vérités démontrées et incontournables et se cristallisent en une foi messianique.

2. Culte de l'organisation et culture marxiste.

Le marxisme de Marx, celui de savants disciples n'a donc pénétré dans la conscience de millions d'hommes que sous la forme dégradée d'une vulgate. Et la foi dans la Révolution salvatrice reste intacte tant que le mouvement ouvrier sera victime de toutes sortes de ségrégations. Elle ne se fragilise que pour être relayée par le culte de l'Organisation. C'est que le marxisme s'est incarné dans un type d'organisation, brillamment analysé de façon combien prémonitoire par Roberto Michels au début de ce siècle, qui reste aujourd'hui encore l'alpha et l'omega du socialisme démocratique comme celui du socialisme despotique. Or, l'organisation social-démocrate

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

est à la fin du XIX[e] siècle, surtout en Allemagne, un étrange décalque de la société bourgeoise. Elle pourvoit non seulement aux besoins de larges masses en quête de protection et d'encadrement, mais développe aussi des « vertus » facilement récupérables par le capitalisme : conscience professionnelle, vie rangée, conformisme, absence de spontanéisme.

Seulement voilà, cette contre-société, cette extraordinaire machinerie politique et syndicale, qui contribue par son action à démocratiser les institutions politiques dans les pays européens, qui favorise l'accès des prolétaires à la citoyenneté entière, engendre également des effets pervers. On peut, en effet, se demander si l'énorme bureaucratie développée par ces organisations ne porte pas en elle des virtualités totalitaires qui n'émergent vraiment que lorsque le Parti s'arroge le droit d'unifier les comportements, au besoin par la terreur si son pouvoir se confond avec celui de l'Etat, au nom d'une seule idéologie ou d'un système de valeurs donné. N'est-ce pas ce qui s'est passé avec le communisme dans lequel les traits hérités de la social-démocratie, à savoir l'ouvriérisme, la soumission volontaire à une discipline quasi militaire, le besoin de chefs, une orthodoxie idéologique, ont pris d'emblée des formes paroxystiques que les pratiques démocratiques de la social-démocratie empêchaient de s'épanouir.

Au tournant du siècle, les choses sont loin d'être évidentes : Kautsky, le gardien de l'orthodoxie marxiste, fait solennellement condamner le « révisionnisme » de son ami Bernstein par les instances du parti social-démocrate allemand (et de l'Internationale ouvrière) parce que celui-ci avait osé dénoncer son révolutionnarisme en trompe-l'œil, et qu'il avait demandé que le parti s'émancipât de la phraséologie du passé pour paraître ce qu'il était en réalité : un parti de réformes démocratiques et socialistes. Lénine ne se contentera pas de vilipender ses adversaires ; il crée, en 1918, la sinistre Tchéka et invente la psychiâtrie rééducative à l'intention de Marie Spiridovna, leader des socialistes-révolutionnaires de gauche; Trotsky fait fusiller les mutins de Kronstadt; Staline fait assassiner son rival Trotsky, massacre ses adversaires réels et supposés, pratique l'épuration parmi ses propres amis politiques avant de régner sans partage.

Les uns et les autres partagent à l'origine le même credo politique, même s'il existe des différences dans le style, ou mieux encore dans le mode de pensée. Entre la sophistication de la pensée d'un Kautsky ou celle d'un Trotsky et la radicale indigence de la langue de bois d'un Staline, la distance semble énorme. Mais l'est-elle vraiment ? Le trait le plus évident n'est-il pas l'extrême simplification ? Après tout, dans le même univers idéologique, les uns sont capables d'argumenter mieux, mais non de savoir davantage. Alain Besançon a très bien montré comment tous ces idéologues jouissent du privilège divin de penser sans effort, et de concevoir, d'un coup d'œil et panoptiquement le monde. Dans cette sorte

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

d'état de grâce, « *l'activité cognitive,* écrit-il, *consiste à vérifier, de proche en proche, l'applicabilité du schéma à l'ensemble des données fournies par le réel, lequel n'offre aucune résistance puisqu'il ne rend à l'idéologue que ce que celui-ci y a mis. Cette transparence illusoire du monde facilite immensément ce que l'idéologue croit être un travail intellectuel* » (1).

Et cette certitude idéologique est d'autant mieux assurée, qu'elle se modèle sur ce qu'elle croit être la certitude scientifique. Du coup, elle s'interdit l'acte religieux car pour être certaine, l'idéologie doit se borner au monde désenchanté des ouvrages qui passent pour scientifiques. A la limite, elle pourrait même s'en passer, car la récompense intellectuelle du savant, à savoir comprendre le phénomène et trouver sa loi, est hors de portée de l'idéologue qui se satisfait de le ranger dans une case déjà préparée du système.

L'idéologie que l'on appelle « marxisme » et qui se constitue à la fin du XIX^e siècle, tient lieu, en effet, de culture à ses adhérents. La phrase fameuse de Sartre : « *le marxisme est la philosophie indépassable de notre époque* » ne s'est jamais aussi bien appliquée qu'à ces marxistes engoncés dans leurs certitudes. Et pourtant, si les uns et les autres partagent le même mode de pensée, il faut bien convenir que les différences sautent aux yeux. La social-démocratie n'imposait pas d'orthodoxie philosophique; elle tolérait des kantiens, des hégéliens, des positivistes. L'idéologie qu'elle véhiculait était en quelque sorte imparfaite, instable, même si ses contours semblaient précis. En revanche, dans un contexte différent, le système de pensée de Lénine, ses passions révolutionnaires, sa conception du parti comme sa vision du monde, induisent des comportements terroristes qui préfigurent en quelque sorte les crimes staliniens.

3. La victoire du révisionnisme.

En fait, tout a basculé avec Edouard Bernstein qui est réellement au point de départ de la « désidéologisation » du mouvement ouvrier. S'il fût condamné c'est précisément parce que ses idées contribuaient à ruiner cette foi millénariste, sécularisée et nourrie de convictions pseudo-scientifiques, que les orthodoxes voulaient préserver à tout prix pour maintenir l'unité du Parti. Ce millénarisme s'accommodait d'ailleurs de plus en plus mal avec l'existence d'un mouvement ouvrier massif et risquait même de lui porter ombrage. La grande réforme du monde, la Révolution, qu'évoquait les discours des marxistes orthodoxes de l'époque, était constamment repoussée dans un avenir indéterminé, rendant cet objectif à la fois

(1) Les origines intellectuelles du léninisme, Paris, 1977, p. 54.

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

suspect et dérisoire. Le parti vivait dans le réel et les ouvriers, tout en s'organisant en tant que prolétaires conscients d'appartenir à une classe, sortaient de l'eschatologie marxiste, abandonnaient la perspective d'une fin de l'Histoire au fur et à mesure de leur intégration dans la société. Dans la réalité, l'idéologie marxiste ne survivait plus que sous la forme d'un écran de fumée qui s'évaporait lentement, l'essentiel de son message s'étant effectivement réalisé : le prolétariat ne voyait-il pas ses rangs s'enfler d'année en année au point de devenir majoritaire dans la nation ? Le mouvement ouvrier européen ne s'était-il pas puissamment et internationalement organisé ? Ne s'affirmait-il pas désormais comme une force avec laquelle le capitalisme en proie à de profondes contradictions devait compter ?

Le paradoxe, c'est qu'au lieu de servir de noyau à une contre-réalité révolutionnaire, le marxisme avait le plus banalement du monde accompagné l'intégration des ouvriers dans la société capitaliste. Les virtualités totalitaires de la social-démocratie, auxquelles nous faisions allusion plus haut, ne se sont pas développées parce que le mouvement ouvrier, les responsables des syndicats et des coopératives ont bloqué la dérive idéologique du marxisme. Leur action ne visait pas à remodeler la réalité sur le modèle marxiste, mais simplement, comme l'avait dit Bernstein, à « l'avènement de la démocratie » en Allemagne et dans le monde industriel.

Ce processus a connu des cheminements complexes. Ainsi, jusqu'en 1914, le Parti social-démocrate allemand, qui sert de modèle à tous les autres partis socialistes en Europe, n'échappe pas à la situation ambiguë, voire contradictoire, d'être à la fois un parti qui prétend marcher au pas de l'Histoire, et un parti de réformes. La résistance des classes possédantes à la démocratisation de la vie politique et économique, et le souvenir du Sozialistengesetz bismarckien qui hante encore les esprits, font que personne, y compris les syndicalistes modérés et les révisionnistes, n'ose renoncer définitivement au recours à de grandes grèves politiques pour faire triompher les droits démocratiques, mais la grève générale est considérée comme une sorte d'ultima ratio que l'on se refuse à envisager, et à plus forte raison, à préparer concrètement.

4. La reconquête.

Avec la première guerre mondiale et la révolution en Russie s'ouvre un nouveau chapitre dans l'histoire du socialisme européen. L'idéologie marxiste, diffuse depuis qu'elle s'incarnait dans de vastes organisations, retrouve une nouvelle virginité à la faveur des événements qui ébranlent les vieux empires européens. En 1914, le sentiment national l'avait large-

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

ment emporté sur la conscience de classe. La social-démocratie européenne, désorientée, s'était laissée porter par la vague patriotique. Or, les prolétaires avaient fait leur devoir parce qu'ils étaient devenus des citoyens comme les autres. Ils n'auraient sans doute pas compris que « leurs députés » leur refusassent les armes et les équipements dont ils allaient avoir besoin comme soldats, que le Parti et les syndicats ne fussent pas là, à l'heure des grandes épreuves, pour défendre leurs droits et protéger leurs femmes et leurs enfants. Il fallait aussi défendre les organisations dont ils étaient si fiers parce qu'elles procuraient dignité, foi dans l'avenir, éducation, et que menaçait la « barbarie russe » tant et tant de fois dénoncée par Marx et Engels. Et on peut même, en fin de compte, se demander si le besoin d'Etat qui s'était manifesté de manière si symptomatique chez les sociaux-démocrates ne trouve pas là l'occasion de s'affirmer au moment même où l'Etat est engagé dans une épreuve de force dont l'enjeu est sa propre existence.

Quoi qu'il en soit, l'horrible réalité quotidienne de la guerre a profondément influé sur les mentalités. A partir de 1915, plus encore de 1917 avec l'effondrement du front oriental et la victoire des bolchéviks en Russie, l'anticapitalisme est partout en progrès. L'eschatologie marxiste retrouve force et vigueur dans le bolchévisme. Et celui-ci pouvait légitimement se réclamer du marxisme. Après tout, à l'exception de la théorie de l'impérialisme absente chez Marx, le bolchévisme (qui à partir de 1918 s'appellera dorénavant communisme) puise son inspiration essentielle dans la « culture » marxiste de l'époque. Lénine avait la plus grande admiration pour la social-démocratie allemande avant la première guerre mondiale, pour son théoricien Kautsky, et pour Plekhanov, son homologue russe, mais il avait aussi subi l'influence, peut-être plus décisive encore de Tchernychevski (auteur d'un roman intitulé *Que faire ?*) qui, avec Herzen, symbolise les deux courants opposés du populisme russe. C'est chez lui, plus que chez Blanqui, que Lénine trouve les principes d'organisation du parti bolchévik qu'il expose dans son *Que faire ?* en 1902, et qui devient, après 1917, la clé de toute organisation communiste : le parti est une avant-garde composée de révolutionnaires professionnels entièrement dévoués aux impératifs de l'idéologie; il dit le vrai et sa « science » de la révolution est fondée sur les enseignements de Marx et d'Engels. Comme l'œuvre de Marx se prête aux interprétations les plus diverses, parfois les plus contradictoires, Lénine n'en retient que les aspects les plus radicaux, notamment l'idée de la « dictature du prolétariat », d'inspiration jacobino-blanquiste, que Marx lui-même avait abandonné après 1850.

Or, ce marxisme à la sauce russe connaît un énorme succès en Europe parce que la guerre a tout bouleversé, le vieil ordre des choses, les valeurs établies, les pratiques politiques et les mentalités. Que la révolution triom-

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

phât dans un pays où aucune des conditions pour celle-ci n'était remplie, voilà qui avait finalement peu d'importance. Les socialistes qui se tournent dans un élan quasi religieux vers la Russie le font par pur pacifisme, par « anti-ministérialisme », ou parce qu'ils sont fascinés par le radicalisme bolchévik qui contraste singulièrement avec la torpeur dans laquelle est plongée le mouvement socialiste international qui se relève à peine du choc d'août 1914.

Et lorsqu'en 1920 est mise en place le Komintern, c'est-à-dire une structure internationale fortement centralisée et sans précédent dans l'histoire (l'Association Internationale des Travailleurs nés en 1864 et au sein de laquelle Marx fut actif n'était qu'une première ébauche) émanant d'un Parti-Etat et ramifiée par des sections (les futurs partis communistes), le divorce est consommé entre la vieille social-démocratie aux tendances multiples et contradictoires et ceux qui l'accusent de trahison et d'opportunisme petit-bourgeois.

5. L'idéologie anti-impérialiste.

Le marxisme va connaître de nouveaux avatars avec sa codification dans le « Diamat » et sa pétrification en « idéologie froide ». Au départ, les idéologues du bolchévisme reprennent pour leur compte le drapeau du marxisme orthodoxe que les socialistes n'ont pas encore abandonné, du moins officiellement. Le foisonnement idéologique qui accompagne le coup d'Etat bolchévik ne se distingue cependant ni par son originalité, ni par sa supériorité culturelle, voire même par son « authenticité ». Le seul apport doctrinal des bolchéviks, encore qu'il fut emprunté à Hobson et Hilferding, est la théorie de l'impérialisme de Lénine. Celle-ci eut un énorme retentissement après 1918 non pas tant en raison de sa valeur proprement économique, d'ailleurs fort contestable, que par la stratégie qu'elle inspire, celle dite de l'« *anti-impérialisme* ». En effet, loin de mettre en question le nationalisme, cette théorie confère une nouvelle légitimité à des mouvements que la tradition marxiste refusait de prendre en compte au nom d'une certaine conception du progrès historique lié au monde industriel. La notion de lutte de classes est étendue au monde extra-européen et le clivage oppresseurs-opprimés devient très rapidement le principal article de foi de l'idéologie communiste lorsqu'elle se propage hors d'Europe.

Lénine avait bien compris l'usage qu'il pouvait faire d'une telle dichotomie : la notion d'oppression étant suffisamment floue pour qu'elle puisse s'appliquer aux situations les plus diverses, y compris les luttes nationales, elle devient la force motrice de toute stratégie anti-impérialiste. Il reste cependant fidèle à l'idée selon laquelle le prolétariat doit exercer

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

son hégémonie. L'échec des mouvements révolutionnaires après 1918, qui annule les espoirs de tous ceux pour qui le « Socialisme » devait d'abord se construire dans l'Europe industrielle et l'Allemagne en particulier, favorise l'éclosion des thèses « asiocentriques » dont le succès ira croissant parce qu'elles n'hésitent pas à identifier également nationalisme et socialisme, paysannerie et prolétariat, anti-impérialisme et anti-capitalisme.

Les distinctions établies par les disciples de Marx depuis plus d'un demi-siècle sont ainsi abandonnées purement et simplement au profit d'un schéma simpliste d'ailleurs d'inspiration plus bakouninienne que marxienne : l'impérialisme occidental, d'un côté, les masses faméliques du monde sous-développé, de l'autre. Dans ce schéma, ce ne sont plus les prolétaires européens qui incarnent le progrès historique comme le voulait la tradition marxiste mais les masses paysannes en révolte. L'Europe cesse d'être le modèle, et la répulsion qu'elle inspire devient le baromètre du caractère révolutionnaire des mouvements ou des soulèvements nationaux dans les pays retardataires. Dès ce moment, en fait, cette idéologie s'apparente plus, par sa fusion avec le nationalisme, à une sorte de préfascisme révolutionnaire, dont la lutte des « petits » contre les « gros » des « nations prolétaires » contre l'« Impérialisme » constitue le fond idéologique le plus solide, qu'au marxisme fortement occidentalisé et formellement internationaliste à l'usage des ouvriers de la grande industrie. A l'époque, cette dérive idéologique n'est pas apparente parce que les théoriciens communistes s'en tiennent aux schémas classiques du marxisme et que le champ d'action privilégié du Komintern reste encore l'Europe, même si l'expansion de ce qu'on appellera marxisme-léninisme suit de plus en plus les progrès de l'anti-impérialisme dans la partie du monde dominée par l'Occident.

6. **Socialisme et communisme à l'épreuve des faits.**

Les communistes ne sont pas les seuls à se référer au marxisme. Pour les socialistes aussi, il reste alors un système de référence, un thème de discours voire un folklore que des théoriciens non dogmatiques cherchent à dépasser (Henri de Man, par exemple). *L'ouvriérisme* qui en est l'expression majeure demeure longtemps la caractéristique de l'univers socialiste ou social-démocrate qui avait ses symboles (la « Maison du Peuple » où régnait la convivialité des « camarades » ou des « citoyens ») et ses pompes (les congrès, les manifestations du 1er mai). Et pourtant, par la force des choses, une fois la plupart de leurs objectifs atteints, les partis dans lesquels s'incarnait l'idée socialiste se sont trouvés en compétition avec les autres partis démocratiques. Pour gagner en influence, notamment parlementaire, ils furent obligés de s'adresser non plus aux seuls ouvriers dont

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

ils étaient censés représenter les intérêts, mais à d'autres couches sociales, à savoir les « classes moyennes » dont les intérêts et les aspirations ne coïncidaient que rarement. C'est la raison pour laquelle ces partis abandonnèrent peu à peu le vieil ouvriérisme de la tradition marxiste pour un populisme de gauche aux contours parfois vagues mais qui avait l'avantage de dépasser le manichéisme marxiste et de concurrencer d'autres forces politiques sur le terrain électoral.

Cette conversion, commencée dès avant la première guerre mondiale, fut moins le résultat d'une réflexion sur le sens et les limites de l'action ouvrière et socialiste, qu'une démarche quasi naturelle imposée par les conditions du combat politique. Le ralliement de larges franges des « classes moyennes » au fascisme et au national-socialisme pendant l'entre-deux-guerres et l'impact de ces idéologies sur l'ensemble des couches sociales, y compris sur la classe ouvrière, souligna davantage encore la nécessité pour les dirigeants socialistes de tenir compte des revendications d'autres couches sociales jusque-là plutôt considérées comme hostiles. De plus, les vieilles recettes doctrinales ne furent d'aucun recours face à la crise des années 30. Cette incapacité d'agir sur les événements provoqua chez les socialistes un véritable séisme idéologique dont l'aggiornamento doctrinal de l'après-guerre est l'aboutissement logique (en République Fédérale d'Allemagne, c'est au congrès de Bad-Godesberg en 1959 que toute référence au marxisme est supprimée). L'adhésion à l'économie capitaliste de marché, même si elle est parfois tempérée par une volonté dirigiste (les nationalisations) héritée du vieux jacobino-marxisme, marque alors une évolution décisive dans les mentalités socialistes.

En revanche, les communistes s'accrochèrent à la tradition ouvriériste plus fermement que leurs « frères ennemis » ce qui leur permit à la fois de dénoncer le caractère petit-bourgeois de ces derniers et de se présenter comme les gardiens authentiques de l'orthodoxie marxiste (revue et corrigée par Moscou). Mais chez eux aussi ce radicalisme verbal s'accommoda parfaitement avec une politique d'ouverture vers ce qu'ils appelaient les « victimes du capitalisme monopoliste » parmi lesquelles ils rangeaient indistinctement les travailleurs chrétiens, les petits commerçants, les petits agriculteurs. Il était bien entendu que ceux-ci devaient se soumettre à la direction du « Prolétariat », en fait à celle du Parti communiste, à l'intérieur d'un Front populaire, voire d'un Front national (à partir de 1934, après le désastre allemand) lequel était censé regrouper des formations politiques sur un pied d'égalité. Cette même tactique fut d'ailleurs utilisée avec succès dans les pays qui tombèrent sous l'influence soviétique après la victoire sur le nazisme.

Aujourd'hui, les partis communistes qui ne détiennent pas la totalité du pouvoir conservent encore des traits de la vieille social-démocratie euro-

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

péenne. Si le modèle d'organisation bolchévik caractérise toujours ces partis, bien peu répondent encore aux fameuses 21 conditions d'adhésion au Komintern. Certes, le discours communiste reste dominé par la langue de bois, mais la rhétorique révolutionnaire n'est plus qu'une gestuelle destinée à rassurer les militants sur leur identité. L'abandon tardif d'un concept aussi obsolète que la « dictature du prolétariat » par les partis qui se réclament (parfois mollement) de l'eurocommunisme, est moins un symbole que l'expression d'une banqueroute qui se traduit par le déclin des effectifs et la chute de l'électorat, phénomène qu'accélère la disparition du prolétariat classique. Là où ce déclin est moins visible, dans la péninsule italienne par exemple, c'est parce que le communisme s'est largement métamorphosé en une sorte de social-démocratie ouverte sur l'extérieur (notamment du fait de l'absence d'un puissant parti socialiste), dont les liens avec l'Union Soviétique se sont au fil du temps distendus. Dans les autres cas, c'est l'esprit de secte qui l'emporte sur la volonté d'adaptation à la société européenne de cette fin de siècle.

7. Les avatars de la théorie marxiste.

Mais revenons-en à la théorie. Dans ce domaine, le bilan est aujourd'hui consternant. Si le marxisme fait progresser, à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle, les sciences sociales, sa contribution est somme toute assez modeste. Marx avait incontestablement compris le mouvement fondamental de la société moderne, dont il avait décrit brillamment les mécanismes, les contradictions, la situation spécifique de la classe ouvrière et les conditions de son émancipation. Mais son œuvre restait tributaire des passions et des préjugés du temps. De plus, elle présentait des incohérences ou des insuffisances que les marxistes, à commencer par Engels, se sont appliqués à effacer ou à combler.

Dans un premier temps, en effet, les grands théoriciens du marxisme cherchent à compléter quelques-unes des lacunes de la doctrine économique que Marx avait laissé inachevée : théorie des crises (Kautsky, 1902), valeur de la force de travail qualifié (Otto Bauer et Hilferding, 1904-5), rente foncière et question agraire (Kautsky, 1899 et Vandervelde, 1906), concentration monopolistique et expansion impérialiste (Hilferding, 1910 et Rosa Luxembourg, 1913) etc... C'est aussi à cette première génération que l'on doit d'importants ouvrages dans le domaine des sciences humaines : histoire économique (Cunow), ethnologie (Pikler), histoire des mouvements sociaux (Beer), histoire du christianisme (Kautsky, Sorel, Bernstein) sociologie de l'antiquité gréco-romaine (Ciccoti, Pöhlmann) ... et n'a-t-on pas dit de Max Weber qu'il se transforma en sociologue au cours d'un long et intense dialogue avec l'ombre de Karl Marx, ou que des pen-

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

seurs comme Schumpeter, Simmel, Mannheim ou Troeltsch ont directement subi l'influence du marxisme en cherchant à le dépasser ou à le réfuter.

L'énorme littérature marxiste qui fleurit après la mort de Marx est cependant marquée par l'évolution biologique et naturaliste qui imprègne la pensée européenne de l'époque. Beaucoup de ces œuvres ignorent les sources philosophiques de la pensée marxienne. Celle-ci a d'ailleurs très vite épuisée sa fécondité. La théorie du salaire, la théorie de la plus-value, celle de l'accumulation se sont révélées insatisfaisantes pour comprendre les phénomènes économiques liés à l'expansion torrentielle du capitalisme. Et la philosophie de l'histoire qui s'en dégage a été largement démentie dans les faits.

Au bout du compte, la pensée marxiste dans sa version soviétique s'est transformée assez rapidement en une gnose qui se donne pour le Savoir par excellence. Cette métamorphose n'est pas due au hasard. Elle s'ébauche dans l'œuvre d'Engels (l'*Anti-Dühring,* la *Dialectique de la Nature*), dans celle de Kautsky, de Plekhanov. Elle s'épanouit chez Lénine (*Matérialisme* et *Empiriocriticisme*), Staline et leurs épigones. En effet, à partir du moment où elle devient religion d'Etat, l'idéologie se confond avec la totalité des livres de philosophie, d'histoire, d'économie. Elle contrôle la totalité de la littérature et des beaux-arts (le « réalisme socialiste »). Elle étend son emprise sur la totalité des autres sciences sociales ou naturelles (le « lyssenkisme »), dont les résultats ne devront jamais la controuver, et invente jusqu'à une nouvelle langue (la « Novlangue » de Georges Orwell) dans laquelle les linguistes ont constaté l'emploi largement inférieur des verbes par rapport aux noms dérivés de verbe (2), destinée à masquer le réel sous les mots et à extirper finalement toute pensée non orthodoxe.

C'est le stalinisme qui marque le couronnement de cette dégénérescence intellectuelle. Or, l'originalité de l'orthodoxie marxiste-léniniste par rapport à celles qui l'on précédée, c'est qu'elle est informulable : on ne sait plus ce que le vrai marxisme est, mais on apprend toujours, après la condamnation irrécusable des « déviations » ce qu'il n'est pas.

8. Le marxisme et les intellectuels.

Le plus étonnant, c'est que jamais au cours de son histoire, le marxisme n'a pu attirer, hors des frontières de l'Union Soviétique, l'adhésion passionnée d'autant de savants, d'intellectuels et d'esprits distingués qu'au moment de sa transformation en une orthodoxie réduite au niveau d'un catéchisme primaire dont la récitation était la condition première de

(2) C. HAGEGE, *L'Homme de paroles,* Paris, 1985, p. 202.

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

l'adhésion au Parti. La plupart sont devenus des chantres liturgiques, des moulins à prière tibétains capables de proférer les pires sottises. Et jamais dans l'histoire des idées, théorie prétendant à l'omniscience ne fut exposée dans de si mornes « manuels ». On reste aujourd'hui encore interloqué devant leur caractère incroyablement simpliste. Depuis *l'A.B.C. du communisme,* de Boukharine et Preobrajensky, paru en 1919, en passant par *Le matérialisme dialectique et le matérialisme historique,* publié par Staline en 1938, et qui servait d'introduction au fameux *Précis d'histoire du Parti Communiste (Bolchévik) de l'Union Soviétique,* jusqu'aux manuels les plus récents, le contenu est presque immuable, sauf que les changements d'équipe et les circonstances font que des noms et des événements indésirables sont effacés. En fait, pas une seule œuvre politique et économique d'importance inspirée par le marxisme dans sa version soviétique n'a été publiée depuis des décennies.

Les seuls travaux marxistes non-orthodoxes dignes d'attention furent l'œuvre de penseurs qui cherchèrent d'une manière ou d'une autre à intégrer dans leur propre vision historique, psychanalytique, phénoménologique, existentialiste, le marxisme de Marx (Gramsci, Korsch, Lukacs, les théoriciens de l'Ecole de Francfort, Havemann...) et dont certains connurent une fortune extraordinaire dans les milieux intellectuels du monde occidental, particulièrement dans les pays anglo-saxons et de langue allemande. Beaucoup se détachèrent par la suite du marxisme mais n'en continuèrent pas moins de débattre de leur vision première des choses comme si l'ombre de Marx fécondait toujours leurs pensées.

Ainsi, le marxisme, à l'origine théorie d'émancipation, s'est transformé dans le monde soviétique en un formidable instrument de légitimation de la dictature d'une Nomenklatura priviligiée. De plus, l'idéologie soviétique, d'une trivialité déconcertante, ne se réduit pas à un simple système d'idées, elle est en fait le pouvoir lui-même, sa seule et unique réalité. Il s'ensuit que cette réalité s'impose à tous, qu'elle n'a plus besoin d'être crue ni démontrée (les dirigeants communistes n'y croyent sans doute plus eux-mêmes) mais seulement exécutée, ce qui présente d'ailleurs de plus en plus de difficultés.

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, le succès de l'Union Soviétique est à son comble et le communisme gagne partout du terrain. Le marxisme trouve enfin droit de cité dans l'Université. Et pourtant, il se produit alors, au moins en France, un curieux phénomène : l'apparition de ce que Raymond Aron a appelé les « marxismes imaginaires ». Ceux-ci naissent d'échanges mal définis, d'une sorte d'osmose entre la pensée vulgaire et les courants intellectuels que la guerre a fait surgir, qui expriment le tragique de l'existence, réhabilitent l'individu mais n'en considèrent pas moins le marxisme comme un support incontournable. En fait,

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

le débat intellectuel portait sur une certaine interprétation philosophique du marxisme, existentialiste ou hégélienne, qui n'aurait sans doute eu aucun écho s'il n'y avait eu Sartre, Merleau-Ponty et quelques autres, et s'il ne s'était déroulé dans un contexte où la rupture avec le communisme était un choix difficile pour des hommes de gauche qui en refusaient les conséquences pour ne pas *« désespérer Billancourt »*.

9. **Mythes tiers-mondistes et marxisme.**

Il faudra que le monde communiste soit ébranlé par des crises après la mort de Staline pour qu'enfin se fragilisent les certitudes. L'Union Soviétique va alors peu à peu perdre son aura au profit de la Chine de MaoZedong lorsque celle-ci manifesta des velléités d'indépendance par rapport à son protecteur et des tendances révolutionnaristes (d'ailleurs en trompe-l'œil) qui tranchaient avec le conservatisme des dirigeants russes. Mais cette décantation idéologique emprunte les chemins les plus sinueux. Le romantisme révolutionnaire à la cubaine, le maoïsme (qui est une sorte de version sinisée du stalinisme), et plus que tout la guerre du Vietnam, favorisent alors l'émergence d'idéologies gauchistes et tiers-mondistes. Celles-ci ouvrent un nouveau chapitre dans l'histoire tourmentée du marxisme, ou plutôt, elles en constituent le dernier avatar dans le monde développé. En effet, rien n'est plus éloigné de la lourdeur tout germanique du marxisme ni même de la scholastique soviétique que l'exubérance théorique et organisationnelle des diverses formes de gauchisme qui apparaissent à l'époque la plus faste de l'économie capitaliste mondiale, les années 60.

Si certains gauchistes se réfèrent alors aux courants historiques qui marquent l'histoire du communisme international (trotskysme, stalino-maoïsme), si d'autres cherchent à réconcilier le marxisme avec l'anarchisme de Bakounine ou de Stirner; les plus nombreux renouent avec de vieilles utopies et portent l'action politique dans la sphère esthétique (refus de la société de consommation, libération sexuelle, éducation anti-autoritaire). Dans cet esprit, la classe porteuse de l'idéologie révolutionnaire n'est plus le prolétariat aliéné par son intégration progressive dans la société de consommation, mais l'intelligentsia et, en particulier, les étudiants, bientôt relayés par les femmes, les homosexuels ou les marginaux en tous genres. Nous sommes ici dans un monde de pensée qui n'a plus rien de commun avec le vieux marxisme, lequel valorisait l'effort, le travail bien fait, le monde industriel et plaçait, on le sait, le prolétariat aux avant-postes de l'histoire. Autant jouer Hamlet sans le prince du Danemark ! Or, ce « pidgin-marxisme », selon l'heureuse expression de Jean-François Revel, véritable pot-pourri de postulats marxistes-léninistes, gauchistes, marcu-

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

siens, additionnés de postulats tiers-mondistes (3) va nourrir idéologiquement la contestation dans les universités américaines et européennes dans les années qui pivotent autour de 1968.

Après la guerre du Vietnam et l'exutoire de la « révolution culturelle » en Chine maoïste, les *« Chercheurs de dieux »* (Claude Roy) s'exaltèrent pour la cause palestinienne, surtout dans ses aspects les plus radicaux. Pour un certain nombre d'entre-eux, paradoxalement les moins politisés, ceux pour lesquels le culte de la lutte armée servait de credo, l'identification révéla des tendances profondes, refoulées, en un mot fascistoïdes, que l'antisémitisme souvent mal camouflé en antisionisme contribua à faire émerger. Leur dérive vers des formes d'action directe au cours des années 70 est liée à l'engagement en faveur des organisations palestiniennes les plus violemment hostiles à Israël. Et est-ce pur hasard s'il existe aujourd'hui d'étranges connexions entre terroristes de droite et de gauche, si les uns et les autres partagent une même aversion pour la « société bourgeoise », satanisent également l'« Impérialisme américain », et s'entraînent parfois dans les mêmes camps ? Après tout, l'anti-impérialisme était un thème commun au fascisme et au communisme pendant l'entre-deux-guerres et le premier avait, un peu malgré lui, plus d'attrait que le second pour tous ceux qui voulaient s'émanciper de la tutelle colonialiste.

Mais tout ceci nous entraîne assurément loin du marxisme. S'il demeure encore l'objet d'études savantes dans les universités occidentales, non pour sa valeur présente mais pour sa signification historique, sa vulgate sous les habits les plus divers est plutôt en régression.

En France, la tendance serait même plutôt inversée. N'y avons nous pas assisté ces dernières années à un étrange phénomène : la conversion de tant d'intellectuels à l'anticommunisme le plus intransigeant, après avoir épuisé toutes des modes (stalinisme, maoïsme, guevarisme, tiers-mondisme...) qui firent les beaux jours des salons parisiens. L'aspect le plus extravageant de ce phénomène (dont on se demande s'il n'est pas déjà en voie d'effacement au profit d'une autre mode), c'est peut-être le décalage entre le discours antitotalitaire et les réalités présentes du monde soviétique. La vision paradisiaque d'antan a fait place à une vision infernale et tout se passe chez certains comme si le régime soviétique renvoyait une image du passé au moment où la barbarie quotidienne et la déportation cessent d'être sa forme caractéristique et que s'amorce une libéralisation dont on mesure encore mal l'ampleur. Le marxisme n'échappe pas à la grande lessive des idées. On le condamne dans sa totalité, alors qu'il est mort depuis longtemps et que seuls des esprits réactionnaires lui attribuent aujourd'hui encore une puissance maléfique.

---

(3) J.-F. REVEL, *La tentation totalitaire*, Paris, 1976, p. 120.

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

Il est vrai que les mythes révolutionnaires et le « Socialisme scientifique » conservent un bel avenir dans le tiers-monde. Ces deux dernières décennies ont vu, en effet, fleurir des régimes qui se réclament du marxisme-léninisme dans des pays où cette idéologie est aussi étrangère aux réalités profondes que peut l'être un éléphant sur une banquise (Angola, Mozambique, Ethiopie, Congo-Brazzaville, Benin, Yemen du Sud etc...). Ce marxisme-léninisme est généralement un salmigondis aux contours vagues, un mélange de nationalisme exacerbé (quand il n'épouse pas les démarcations tribales) et de « stalinisme sous-développé » (selon l'expression de Maxime Rodinson), qui peut prendre les formes les plus monstrueuses (Cambodge) ou les plus triviales, mais dont la parenté avec l'œuvre de Marx relève de l'imaginaire.

Cruel destin que celui du marxisme devenu au fil du temps introuvable! Dans sa phase conquérante, il avait indubitablement contribué à émanciper la classe ouvrière européenne en aiguisant à la fois sa conscience et en lui donnant foi et espoir dans l'avenir, tout en facilitant son intégration dans la société existante. En revanche, après la victoire du bolchévisme en Russie, le marxisme dans la version léniniste, puis stalinienne se métamorphosa en religion d'Etat au prix d'une terrible dégénerescence intellectuelle. Plus tard, lorsqu'il transhuma vers des terres étrangères, sa symbiose avec des idéologies parfois concurrentes, au premier rang desquelles le nationalisme, achèveront de le rendre méconnaissable.

Et pourtant, sa mission historique épuisée depuis longtemps, il demeure, à l'instar de ces astres morts qui continuent de scintiller dans le firmament, synonyme de subversion, de violence ou, à l'inverse, de délivrance et d'espoir au moins pour ceux qui, dans des pays retardataires où règnent la misère et l'oppression, n'ont pas trouvé dans leur fonds culturel propre de quoi satisfaire leurs immenses aspirations. Le marxisme trouve-t-il là une ultime justification ? Le feu couve-t-il toujours sous la cendre ? Il faut bien constater qu'il n'apporte aux graves problèmes de ce temps aucune réponse satisfaisante et que les passions qui agitent notre monde, les conflits qui le déchirent, les inégalités qui le rongent demeurent inintelligibles si l'on s'enferme dans un mode d'explication qui porte la marque indélébile d'un siècle révolu.

Summary : The avatars of marxism.

Marxism has been for a long time the reference of the European Worker's Movement. It took the form of a millenarist faith and was embodied in large organizations. Orthodox marxism had no more reason for existence when the working class was integrated in the modern society.

Dit artikel uit Res Publica is gepubliceerd door Boom bestuurskunde en is bestemd voor anonieme bezoeker

Communism gave a new inspiration but at the expense of an intellectual degeneration. When it became a state religion, marxism stopped to be creative and became a Gnosis. The varied forms of leftisms which emerged in the sixties are the last avatar of marxism in the developped countries. But they have only a remote relationship with Marx's doctrine. The same process took place in the Third World where the marxist-leninist vulgate was absorbed by nationalism .

★